

Camille Deschamps Vierø*

Chercheuse associée Laboratoire PLURIELLES (24142), Université Bordeaux Montaigne & ERLIS (UR 4254), Université Caen Normandie

Écrire à l'ère de l'accélération: Thoreau, Leopold et la temporalité du vivant

Résumé:

Dans un monde façonné par l'accélération technique, sociale et économique, les temporalités humaines se sont désynchronisées de celles du vivant. À partir des travaux de Hartmut Rosa, Paul Virilio et Mikhaïl Bakhtine, cet article propose d'interroger dans un angle comparatiste le rapport de deux figures majeures de la pensée environnementale nord-américaine, Henry David Thoreau et Aldo Leopold à l'accélération et à la disparition des fenêtres temporelles permises par le côtoiement du non-humain. Le *Journal* de Thoreau (1837-1861), œuvre diariste attentive aux cycles naturels, construit une temporalité d'écriture en résistance à la modernité mécanisée. Témoin de l'exploitation par ses concitoyens du territoire qu'ils occupent, l'infatigable diariste note le glissement d'un rapport à l'environnement de plus en plus économique. Chanteur des temporalités du vivant non-humain, son propos incorpore ces ouvertures sur le temps long que permettent végétaux et animaux sur le point de disparaître au détriment des infrastructures humaines. Aldo Leopold, dans *A Sand County Almanac* (1949), associe phénologie, observation sensible et ralentissement pour remarquer un écosystème sur le point de disparaître au profit du goudronnage du territoire. Ces deux œuvres, menées sur le long cours, intègrent les tensions entre l'accélération moderne et les durées de vie du non-humain. Elles témoignent d'une poétique du ralentissement, qui invite à repenser nos relations au temps, au vivant et au territoire à l'aune d'une cohabitation respectueuse plutôt que d'une domination productiviste.

Mots-clé:

Accélération, almanach, journal, résistance, études temporelles, littérature comparée, écocritique

Abstract:

In a world shaped by technological, social, and economic acceleration, human temporalities have become desynchronized from those of living beings. Drawing on the work of Hartmut Rosa, Paul Virilio, and Mikhail Bakhtin, this article takes a comparative approach to examining the relationship between two major figures in the North American environmental thought, Henry David Thoreau and Aldo Leopold, and the acceleration and disappearance of the temporal windows made possible by contact with the non-human. Thoreau's *Journal* (1837–1861), a diary attentive to natural cycles, constructs a temporality of writing in resistance to mechanized modernity. Witnessing the exploitation of the land they occupy by his fellow citizens, the tireless diarist notes the shift towards an increasingly economic relationship with the environment. A champion of the temporalities of non-human life, his words incorporate these openings onto the long time scale afforded by plants and animals on the verge of disappearing at the expense of human infrastructure. Aldo Leopold, in *A Sand County Almanac* (1949), combines phenology, sensitive observation, and slowing down to note an ecosystem on the verge of disappearing in favor of the paving over of the land. These two long-term works integrate the tensions between modern acceleration and the lifespans of non-humans. They bear witness to a poetics of slowing down, which invites us to rethink our relationships with time, living beings, and the land in terms of respectful cohabitation rather than productivist domination.

Keywords:

Acceleration, almanac, journals, resistance, time studies, comparative literature, ecocriticism

La rapidité actuelle des changements, la vitesse à laquelle se créent des situations nouvelles correspondent plus au pas de l'homme, impétueux et irréfléchi, qu'à l'allure pondérée de la nature. [...] Pour s'adapter à ces éléments inconnus, la vie aurait besoin de temps à l'échelle de la nature: c'est-à-dire de siècles.

Rachel Carson

Face à l'accélération des pulsations du monde

Profondément associée au rythme accéléré de la société mécanisée, la modernité suit les pulsations économiques du capitalisme et de la mondialisation. Avec la Révolution industrielle, l'humanité est passée d'un mode de vie largement basé sur les cycles naturels et d'une ère agraire à une course effrénée au Progrès. Les rythmes et pratiques de la vie moderne, en s'accélégrant et en se mécanisant, ont participé à modifier la perception humaine du temps, la mécanisation de la vie accélérant tous ses aspects et désynchronisant par étapes

la temporalité moderne de celle du monde non-humain. Ces transformations profondes du monde sont notamment l'objet des travaux du sociologue Hartmut Rosa, qui étudie en particulier la triple accélération de la technique, du changement social et du rythme de vie. Selon lui, la technologie n'est pas la force principale de l'accélération, mais elle œuvre en revanche au sein de ces trois pans des transformations modernes, en tant que force qui pousse à l'accélération. Il explique que:

L'idée de fonder la critique sociale sur une analyse des conditions temporelles de la société repose sur le fait que le temps est un élément omniprésent du tissu social. En fait, toutes les institutions, structures et interactions sociales sont processuelles par nature et elles sont concernées par des modèles temporels; le temps n'est donc pas un domaine particulier et unique du social, mais plutôt un élément qui est au cœur de toutes ses dimensions. (Rosa/Chaumont 2012: 89)

L'écriture de changements sociétaux participe ainsi d'une écriture concernée par la modification et la perturbation de ses modèles temporels. La philosophe Bernadette Bensaude-Vincent le rappelle, le temps de la modernité est une constante course en avant, mue par le désir du *Citius, Altius, Fortius* – plus vite, plus haut, plus fort:

Alors que le temps de l'époque médiévale invite à l'enracinement, le temps de la modernité mobilise: il engage à courir pour aller de l'avant, repousser ses limites, se dépasser. Tout entier tendu vers le futur, le temps des modernes se laisse appréhender par la métaphore de la flèche du progrès. (Bensaude-Vincent 2021: 33)

Si le train a participé à uniformiser le temps des horloges et à universaliser sa mesure et sa perception de manière planétaire, la machine à vapeur introduit également la vitesse dans les territoires. Transformant radicalement le rapport entre le temps et l'espace, la locomotive qui traverse le paysage est le symbole technique dans les œuvres littéraires et artistiques d'un renversement dans la manière qu'a l'humain de pratiquer un espace dans le temps. Tout à coup, il devient possible de traverser les lieux sans en endurer les rigueurs climatiques, géographiques, protégé par l'habitable du wagon et bercé par le rythme des rails. Les voyages d'un point A à un point B sont plus rapides, le deviennent chaque jour un peu plus, et l'humain s'engage dans une modernité qui n'exige quasiment plus de lui qu'il utilise ses pieds.

Cette course en avant est motivée par la croyance profondément ancrée depuis le XIX^e siècle que la vitesse est synonyme de progrès. À l'époque, selon Hartmut Rosa, "on pensait que l'humain était en mesure de surmonter ses limites, la pénurie, la faim et la pauvreté, grâce à la dynamisation, au progrès scientifique, à la technique et au gain de temps" (Rosa/Wallenhorst 2022: 29). Pourtant, la vitesse est une donnée relativement nouvelle dans l'histoire de l'humanité, et ce n'est que depuis trois siècles que se multiplient des moyens de transport toujours plus rapides. Les œuvres littéraires, sismographes de leurs temps et du temps,

n'ont cessé d'incorporer les prouesses techniques, inventions, progrès en tout genre, mais également les nouvelles pulsations qui en découlent et les décalages de plus en plus grands entre les rythmes créés par l'humain et ceux du reste du vivant.

Du 22 octobre 1837 au 3 novembre 1861, Henry David Thoreau, poète-naturaliste nord-américain rapporte dans quarante-sept carnets manuscrits sa vie intérieure, idées, explorations et observations du monde humain et non-humain. Œuvre sans autre "ordre apparent que chronologique" (Guest 2019: 94), le *Journal* est plus "phénoménologique que métaphysique" (*ibidem*), "lieu où se fait sentir la nécessaire révolution du langage par laquelle retrouver un accord entre les mots du livre et les choses de la nature" (*idem*: 100). Prolifique et titanesque, tenu sur le long cours et dans une perspective d'abord transcendantaliste, le *Journal* examine tous les phénomènes, météorologiques, d'allées et venues animales, de floraisons ou de chute de feuilles qui font percevoir au diariste, dès 1852 que l'année est un cercle. Plus encore, l'écriture au fil du temps et sur le temps de Thoreau se révèle un écosystème littéraire unique en ce que s'il est apparemment linéaire et chronologique, le *Journal* entrelace les strates temporelles et les noue avec la texture du monde. Pierre angulaire de l'écriture diariste et de l'écriture de la nature, son *opus* fonde l'attention méticuleuse et méthodique aux phénomènes naturels accrochés au temps et l'observation acérée d'un monde en pleine accélération et mutation industrielle.

Aldo Leopold, écologue, forestier, père de la phénologie et pilier de la pensée écologiste nord-américaine, offre une œuvre qui donne à voir une autre direction que peuvent prendre les écritures de la nature. Son écriture écologique et poétique participe d'une esthétique du retrait, d'une "poédagogie" (Grandjeat 2015) qui forge une *éthique de la terre* empreinte de respect pour l'autre, intimiste plutôt que scientifique, qui ne s'approprie pas ce qu'elle décrit, contact léger du vivant au fil du temps. Le genre de l'almanach lui permet de fédérer, convaincre et justifier le foisonnement de sujets écologiques, lieux, phénomènes naturels et positions narratives des essais qu'il tâchait de rassembler dans un texte qui pourrait être lu tant de lecteurs avertis que profanes. Écrits et publiés durant la première moitié du XXe siècle, les essais et récits qui forment *A Sand County Almanac and Sketches Here and There*¹ – publié de manière posthume en 1949 – et *l'Almanach écologique d'un propriétaire terrien* forment un ensemble de récits et d'essais accrochés à la temporalité humaine et non-humaine.

Les mouvances et récurrences observées entre 1935 et 1948 sur sa propriété familiale permettent à Aldo Leopold de dresser un état des lieux de la constellation de rapports existant dans l'écosystème qu'il habite. Il publie les conclusions de ces recherches dans un article fondateur publié en 1947 dans le premier volume de *l'Ecological Monographs*, publication de la Société Américaine d'Écologie et co-écrit avec Sara Elizabeth Jones assistante à l'Arboretum de Madison. Cet article, intitulé "A Phenological Record for Sauk and Dane Counties", outre la publication de ses observations, définit la phénologie et indique sa dette envers celui qu'il désigne comme étant le père de la discipline, Henry David Thoreau:

Les phénologues sont un groupe hétérogène, qui ont trouvé refuge sous divers toits intellectuels. Thoreau (1906), le père de la phénologie dans ce pays, méprisait tout autre toit que le sien, et ses données (pour la période de 1850 à 1861) sont restées inédites pendant un demi-siècle.² (Leopold/Jones 1947: 83)

Faisant référence aux relevés quotidiens de la vie non-humaine que Henry David Thoreau effectue à Concord et transcrit dans son *Journal*, Aldo Leopold montre combien cette science s'appuie sur une pratique individuelle et ne prend sens qu'après des années d'observation attentive. Ce n'est qu'à rebours du temps qu'un phénologue se révèle capable de repérer dans les cycles naturels des phénomènes se répétant, des apparitions et disparitions se produisant sensiblement aux mêmes dates, voire périodes de l'année calendaire. L'on entrevoit là le lien qui unit cette science de l'observation au genre de l'almanach. L'une et l'autre s'appliquent à remplir le calendrier d'événements, mais là où l'almanach s'attache aux phénomènes naturels dans l'intérêt humain, et se constitue d'une pléthore d'événements humains, la phénologie s'empare du même calendrier annuel pour y placer des événements exclusivement non-humains.

Ces deux œuvres temporelles, et leur manière semblable d'approcher, de concevoir et d'écrire le vivant nous semblent parfaitement indiquées pour montrer la manière dont la vitesse et l'accélération du monde peuvent intégrer des récits menés sur le long cours. En nous concentrant sur la manière dont les travaux de Mikhaïl Bakhtine et de Paul Virilio permettent de comprendre le motif de la route et ce qui se joue sur ce ruban goudronné pratiqué à une vitesse exponentielle, nous lirons comme Aldo Leopold pratique l'autoroute. Car si ses almanachs décrivent avant tout le vivant, le forestier est un homme de son temps et emprunte voiture et autoroute pour se rendre dans son comté des sables. Son regard aiguisé remarque une plante rendue rare par l'anthropisation du Wisconsin, et sa plume s'attache à lui redonner vie au sein du texte. Puis, nous remonterons dans le temps pour étudier la manière dont Henry David Thoreau a pu observer la progressive mais irrémédiable exploitation et occupation de l'espace états-unien. Témoin de la ruée vers l'or, de l'apparition de la locomotive, de la déforestation massive, de la construction de barrages et du défrichage des territoires pour y développer la culture des sols, Henry David Thoreau note tout et déplore la perte de ces ouvertures sur les temporalités plus-qu'humaines que nous permettent d'entrevoir les artefacts du monde animal et végétal tout en inscrivant dès la moitié du XIXe siècle le péril mortifère de la mécanisation.

Rouler sur l'histoire des territoires

À courir après la vitesse et les chiffres, comme un troupeau de vaches, nous détruisons les derniers vestiges de ce qui devrait être préservé, pour le plus grand bénéfice, spirituel et physique, de l'Amérique de demain – même si cela doit nous coûter quelques dollars ou quelques points de croissance démographique.

Aldo Leopold

Paul Virilio crée la dromologie (de *dromos*, la course, et de *logos*, la connaissance), discipline étudiant les dictats de la vitesse et ses retombées sur la vie, qu'elle soit celle des transports, des technologies ou de la spéculation. Désignant l'alliance de la technologie et de la vitesse comme créatrice d'une *dromosphère*, il voit dans la vitesse une violence et dans le progrès et l'accélération, la mesure des évolutions technologiques et du progrès. À ses yeux, "gagner du temps, c'est perdre le monde"³ (Virilio 2021), une expression qui résonne dans son œuvre dont une grande partie traite de la manière dont l'humanité perd sa relation aux territoires qu'elle habite (Virilio 1992). Dénaturé et altéré par les actions de l'humanité et la modernité, le territoire et ses interrelations avec l'humain souffrent des technologies et de l'accélération: en réduisant les distances par la vitesse, ce sont les territoires et leur spécificité qui s'effacent; ainsi on gagne du temps pour aller d'un point à l'autre, mais on perd le monde existant entre le point de départ et celui d'arrivée. La vitesse est dès lors créatrice d'aliénation, et l'humain qui était déjà conditionné par le temps de l'horloge se retrouve balloté dans un système-monde qui change si vite, qu'il y devient difficile de trouver des repères fixes. L'accélération du monde serait dès lors synonyme de perte non seulement du "rapport affectif" que certains peuvent nouer avec un lieu, mais également de "[...] la singularité des expériences individuelles vis-à-vis de l'espace" (Ballot/Rollin 2015).

Cette thèse politise celle de Bakhtine, qui avec le *chronotope*, introduisait l'idée de la corrélation des rapports spatio-temporels telle qu'elle s'exprime en littérature (Bakhtine 1978: 235). Pour Bakhtine, la route est un motif chronotopique, dans la mesure où son espace permet une multiplicité de rencontres, de péripéties, d'événements et de thématiques, s'effectuant durant le laps de temps correspondant à l'intervalle de temps durant lequel le personnage du récit, où la narration se concentre sur ce dernier (Färnlöf 2023). Le chronotope de la route est ainsi un lieu de rencontre entre personnages de diverses conditions sociales, âges et nationalités:

Là peuvent se rencontrer par hasard des gens normalement séparés par une hiérarchie sociale, ou par l'espace, et peuvent naître toutes sortes de contrastes, se heurter ou s'emmêler diverses

destinées. Les séries des destins et de la vie de l'homme sous leur aspect spatio-temporel peuvent y connaître des combinaisons variées, compliquées et concrétisées par des distances sociales, ici dépassées. En ce point se nouent et s'accomplissent les événements. Il semble qu'ici le temps se déverse dans l'espace et y coule (en formant des chemins), d'où une si riche métaphorisation du chemin et de la route: 'le chemin de la vie', 'prendre une nouvelle route', 'faire fausse route', et ainsi de suite... Les métaphores sont variées, et de divers niveaux, mais leur noyau initial, c'est le cours du temps. (Bakhtine 1978: 385)

Qu'il s'agisse d'une route métaphorique du chemin de la vie ou de celle, physique, sur lequel le personnage du récit va faire des rencontres, avec l'accélération des moyens de transport, la route change de fonction en littérature; elle ne rassemble plus, n'est plus objet textuel, partie de l'environnement... elle devient un couloir aveugle, un non-lieu qui traverse le territoire d'un point à l'autre et sur laquelle l'automobiliste passe de moins en moins de temps, protégé des rigueurs géographiques et climatologiques par l'habitable des engins et l'environnement extérieur rendu flou par la vitesse.

C'est cette veine de pensée que prophétise Aldo Leopold, qui associe dans son œuvre vitesse et réduction de la connaissance de son environnement. Dans *L'Almanach d'un comté des sables*, c'est d'abord au travers de l'exemple du silphium qu'il montre combien les usagers de la route passent à côté des richesses du territoire qu'ils traversent. Cette plante médicinale sauvage, connue par certains car elle était souvent représentée sur les monnaies des Anciens, ne pouvait être cultivée. Prisée des médecins et des cuisiniers de la Grèce antique, les premiers la considéraient comme un remède universel, tandis que les seconds l'utilisaient en tant qu'épice.⁴ C'est sa cousine nord-américaine qui fascine Aldo Leopold. Il lui donne des allures mythologiques, accrochant à ce seul silphium la symbolique de "relique du Wisconsin natal", ce plant étant l'"unique exemplaire de son espèce le long de cette autoroute, et peut-être le seul survivant dans tout l'ouest de notre comté"⁵ (Leopold 2000: 69).

Alors que l'auteur détaille les anniversaires végétaux de la Prairie, il en profite pour souligner la logique cyclique du lieu et sa richesse environnementale, et par la même occasion tout ce qui se perdrait avec la disparition de cet espace victime de la logique d'accélération moderne. C'est alors qu'il évoque la figure de l'automobiliste comme représentante de l'humanité qui, cherchant à aller toujours plus vite, en oublie les particularités des espaces qu'elle sillonne.

D'abord parce que les floraisons dans la Prairie sont si nombreuses que "personne ne saurait se tenir à jour de tous ces anniversaires; personne ne saurait les ignorer tous"⁶ (Leopold 2000: 68), et que tant le marcheur que l'automobiliste sont en capacité de noter l'une et de passer à côté de l'autre:⁷

Le marcheur qui écrase sans y prendre garde les pissenlits de mai sera peut-être terrassé par le pollen d'ambrosie au mois d'août; l'automobiliste qui ignore la beauté rougeoyante des ormes d'avril dérapera peut-être en juin sur les corolles de catalpa tombées sur la route. (*idem*: 69)

Ainsi celui qui se trouve sur la route en voiture est d'abord introduit dans le propos comme étant autant à même d'avoir une culture écologique que celui qui marche dans la Prairie, rapidité de l'automobiliste et lenteur du marcheur n'étant pas mises en conflit. Car aux yeux de l'écologue, c'est au vu des anniversaires que chacun serait à même de retenir que s'évaluerait la culture écologique d'une personne: "Dites-moi de quels anniversaires vous vous souvenez, et je vous en dirai long sur votre vocation, vos passe-temps, l'état de votre rhume des foies et le niveau général de votre culture écologique"⁸ (Leopold 2000: 69).

Lorsque son propos se resserre sur le silphium, c'est d'abord parce que cette plante pousse dans un coin de cimetière se trouvant le long de l'autoroute et "devant lequel [il] passe en voiture chaque fois [qu'il va] à la ferme ou [qu'il] en revien[t]"⁹ (*ibidem*). Aldo Leopold ne se considère pas être un automobiliste comme les autres, d'abord parce qu'il emprunte cette route régulièrement, ensuite parce qu'il s'intéresse à ces fameux anniversaires, enfin parce que sa culture écologique dépasse largement celle des autres conducteurs:

Selon l'administration des ponts et chaussées, cent mille automobiles empruntent annuellement cet itinéraire au cours des trois mois d'été, quand les sylphiums sont en fleur. À leur bord se trouvent au moins cent mille personnes ayant 'pris' ce qu'on appelle histoire et peut-être soixante-quinze mille ayant 'pris' ce qu'on appelle botanique. Je doute toutefois qu'une douzaine d'entre elles aient vu les sylphiums; et sur le nombre, une à peine aura noté leur disparition.¹¹ (Leopold 2022: 68)

Cette gradation descendante montre combien la route, et par elle, le statut d'automobiliste, empêche de voir, contempler et comprendre l'environnement parcouru, d'entrer en résonance avec ce qui est si proche, mais si lointain, effacé par la vitesse et anonymisé par la méconnaissance du citoyen moderne. Car c'est bien la mécanisation du monde qui est accusée:

L'homme mécanisé, oublieux des flores, est fier des progrès accomplis dans le nettoyage du paysage dans lequel il doit, bon gré mal gré, passer ses jours. Il serait peut-être sage de supprimer tout de suite l'enseignement de la botanique et de l'Histoire dignes de ce nom, de crainte que quelque citoyen du futur ne soit pris d'angoisse à la pensée du prix floristique de sa vie si bien agencée.¹¹ (Leopold 2000: 71)

L'automobiliste et la route qu'il emprunte deviennent ainsi dans le texte leopoldien les ennemis de la diversité floristique de la Prairie, représentants du Progrès dans une région traversée grâce à l'action de bulldozer ayant écrasé toute vie et toute diversité pour la remplacer par du goudron:

Il advient ainsi que les paysages agricoles sont jugés bons en proportion de la pauvreté de leur flore. Ma ferme à moi a été choisie selon des critères inverses. La région tout entière ressemble

d'ailleurs à un méandre oublié du grand fleuve Progrès. Ma route n'est autre que l'ancienne piste des pionniers, qui n'a jamais connu l'outrage d'un bulldozer.¹² (Leopold 2000: 71)

Plus encore qu'ignorant de l'histoire du territoire que transperce la route qu'il emprunte, l'automobiliste ivre de vitesse ignore les symboles du lieu. C'est ce sur quoi Aldo Leopold revient dans l'*Almanach écologique d'un propriétaire terrien*, alors qu'il consacre une nouvelle partie de son propos aux "prairies de bord de route":

La plupart, j'en ai peur, répondraient qu'il s'agit d'une étendue plate et monotone qu'il est agréable de traverser à quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. [...] Le haut maïs et les grasses Hereford sont des symboles de la Prairie. Ce qu'ils racontent, c'est une entreprise sans précédent dans l'histoire humaine de tirer des fruits abondants d'un sol riche. La pulsatile et la liatride sont également des symboles de la prairie. Ce qu'ils racontent, c'est une entreprise sans précédent dans l'histoire de l'évolution de créer un sol riche que l'homme puisse exploiter. [...] Nous avons labouré la terre sous ces fleurs qui pourtant nous expliquaient l'origine de cette prairie qui est notre empire.¹³ (Leopold 2014: 75)

Dans ce même passage est remis en question le chronotope de la route tel que Mikhaïl Bakhtine l'expose en 1937; le territoire n'est pas agréable en tant que tel, mais parce qu'on peut le traverser rapidement. La monotonie du trajet évince les "symboles de la Prairie" qui poussent de part et d'autre de la route et cette dernière n'est définitivement pas lieu de rencontre comme le suggère Bakhtine, mais bien un espace pressé par le temps dont on espère qu'il sera le plus bref et rapide possible (à défaut de devenir, tel Aldo Leopold, l'exception dans la pratique de cet espace en prenant le temps de faire un pas de côté). La route goudronnée, telle qu'elle est pratiquée par l'essentiel de ses utilisateurs, et faute de corps à corps précautionneux, est parangon du désintérêt collectif pour l'environnement naturel qui la borde et incarne le danger de sa destruction.

Brisure du temps long par la mécanisation

Le *Journal* thoreauvien intègre dans son propos la rupture temporelle qu'opèrent la mécanisation et les machines d'exploitation aux alentours de Concord, ces dernières accélérant la destruction des environnements naturels et à une cadence trop élevée pour qu'ils puissent se régénérer. Assistant au désenchantement du monde qu'il habite, Henry David Thoreau est témoin de ce que Bertrand Guest qualifie de "siècle de colonisation et de domestication technique [qui] accélère et systématise la domination sur la Terre de l'Homme — rendu 'comme maître et possesseur de la nature' (Descartes, *Discours de la méthode*, VI)" (Guest 2012: 15). Car:

[Thoreau] craignait déjà l'abus des ressources naturelles, et avait pris conscience des dangers de leur épuisement, à une époque où ces risques étaient méconnus. La conscience d'un monde

étagé en couches, même visuelles, l'a aidé à comprendre que ce monde était fragile. (Suberchicot 2002: 47)

C'est le pendant de la modernité industrielle et de l'*homo faber* "créateur de moyens techniques destinés à dominer la nature" (Weber/Kurt 2021: 22). Ce qui se met en place au XIXe siècle, c'est l'exploitation de la biosphère de manière toujours plus puissante et violente, enfermant progressivement l'humanité dans ce que Marin Schaffner nomme "une logique d'accélération où tout ce qu'on peut raconter ne change rien aux dynamiques systémiques" (Schaffner/Kempf 2019: 28). Bernadette Bensaude-Vincent désigne également le lien causal entre l'accélération et l'amélioration technique et la rupture entre l'humanité et son environnement naturel:

Le récit de la marche de l'humanité s'organise autour d'un axe: la maîtrise croissante de l'espèce humaine sur la nature, poussée jusqu'à l'infiniment grand avec la conquête de l'espace et jusqu'à l'infiniment petit des briques élémentaires avec l'avènement des nanotechnologies. Dans ce grand récit, chaque nouvelle technologie trouve sa place et son sens comme marqueur d'une étape de plus dans l'émancipation de l'homme à l'égard des contraintes naturelles. (Bensaude-Vincent 2021: 37)

La mécanisation des activités extractivistes s'accompagne ainsi d'accroissement de maîtrise, de domination et de puissance de l'humain sur son environnement. Le 1er février 1852, Thoreau s'interroge sur les raisons profondes qui poussent ses concitoyens à se ruer en Californie dans l'espoir d'en extraire quelques pépites d'or. Il associe cette ruée à un pacte diabolique allant à l'encontre du message divin qui enjoint aux hommes de tirer des fruits du lieu qu'ils cultivent et non de territoires avec lesquels ils n'ont aucun lien. Le lendemain, Henry David Thoreau resserre son propos sur l'exploitation du sol telle qu'il l'observe ironiquement:

La race qui colonise et défriche le pays doit affronter tous les arbres de la forêt, l'un après l'autre. Elle doit être résolue et industrielle, et il faut même arracher les souches restantes. C'est un processus méthodique, cette guerre contre le monde sauvage — briser la nature, domestiquer la terre, la nourrir d'avoine. L'homme civilisé considère le pin comme son ennemi. Il l'abat pour laisser passer la lumière, il le déterre pour faire pousser le blé ou le seigle. À ses yeux, le pin ne vaut pas mieux qu'un champignon.⁴⁴ (Thoreau 2014: 134)

S'opposent là, civilisation et monde sauvage, les forêts devant ployer devant les besoins agricoles, les arbres étant déracinés afin que puisse être cultivé le sol. Évidemment, Henry David Thoreau en désignant cette "race" par la troisième personne, s'en dédouane et condamne cette guerre qu'il décrit. En soi, la déforestation pour étendre les surfaces cultivables participe de ce que Philippe Descola appelle "l'exploitation anthropique des sols" (Descola 2019: 30-32). Mais l'exploitation des sols durant l'Anthropocène, mécanique, accélère des processus

de domination qui suppriment toute possibilité de domestication sur le long cours. Si les Amérindiens anthropisent l'Amazonie sur des millénaires, les machines font disparaître en quelques jours des forêts centenaires. C'est ce qu'observe Henry David Thoreau, un an et demi après avoir comparé le défrichage du "Nouveau Monde" à une guerre contre la *wilderness*:

J'ai été tiré de mes travaux d'écriture par le sifflet de la locomotive et, regardant dehors, j'ai vu, traversant très vite le village, deux énormes troncs de pin écorcés en provenance du nord-ouest et allant, dit-on, vers le chantier naval de Portsmouth. [...] Aucun arbre poussant aujourd'hui à Concord ne saurait rivaliser avec eux. Ils suggèrent l'arrière-pays dont nous disposons pour nous soutenir de la sorte. Il y a un siècle ou plus, le vent a sans doute arraché une petite graine ailée à son cône pour l'entraîner jusqu'à un endroit favorable, et en voici le résultat. En dix minutes ils ont traversé la commune, et à Concord peut-être moins d'une demi-douzaine d'yeux les ont aperçus durant leur trajet.¹⁵ (Thoreau 2014: 279-280)

Plusieurs temporalités se télescopent dans ce passage: celle du temps long des arbres et des centaines d'années qu'ils contiennent dans leurs cernes et celle du temps de l'horloge, représenté par les dix minutes que dure la traversée des troncs. La locomotive, illustration de l'Anthropocène, représente par métonymie l'ère industrielle de l'exploitation des forêts. Son existence est antithétique de celle de ces arbres, d'abord parce qu'elle est synonyme de défrichage, les territoires ayant été labourés, structurés, travaillés pour permettre son passage, mais également parce qu'elle permet le transport accéléré des ressources autrefois inaccessibles, car trop enfoncées dans les territoires. Ces deux pins, symboles d'une époque révolue où ils se trouvaient dans une *wilderness* à laquelle l'humain n'avait pas accès et qu'il n'avait pas les capacités techniques de l'exploiter, disparaissent du paysage visuel de Henry David Thoreau aussi rapidement qu'ils ont été abattus.

D'autres moments dans le *Journal* témoignent de ce télescopage, considéré comme catastrophique par Henry David Thoreau, entre la destruction accélérée de ressources naturelles et de territoires ayant mis des dizaines, des centaines ou des milliers d'années à se former. C'est le cas notamment le 17 octobre 1860 lorsque Thoreau déplore la déforestation d'un bois de châtaigniers. Ces derniers sont sur le point de disparaître non seulement parce que les arbres ont été coupés pour construire des infrastructures de tout type, mais également parce que les propriétaires des parcelles encore boisées chassent par milliers les écureuils qui s'y trouvent. Or, les écureuils sont des agents écologiques qui permettraient de replanter, si on leur en laissait le temps et l'occasion, cette même forêt disparaissant:

Il est bien connu que dans le voisinage, le bois de châtaigniers a rapidement disparu en moins de quinze ans, ayant été utilisé pour les traverses des voies ferrées, les clôtures et les planches, de sorte que cette partie de notre forêt risque de disparaître. [...] On se dit que les écureuils, etc., sont partis chercher plus loin les châtaignes que les glands, à mesure qu'ils devenaient plus rares. [...] Il importe que les propriétaires de ces parcelles boisées sachent ce qui s'y passe,

et les traitent, elles et les écureuils, comme il convient. [...] Dans les parties de la campagne d'exploitation récente, ils organisent des chasses à l'écureuil à grande échelle et ils en tuent des milliers et des milliers en quelques heures, pour le plus grand plaisir de tout le voisinage. Il apparaît donc qu'en laissant simplement la Nature faire son œuvre judicieuse nous pourrions en un siècle retrouver notre bois de châtaigniers.¹⁶ (*idem*: 738-739)

Dans le seul livre publié de son vivant *Sept jours sur le fleuve*, ce sont les modifications dans les habitudes animales provoquées par les activités humaines qui sont incriminées. Dans la journée-chapitre du samedi, il décrit par exemple les conséquences de la construction d'un barrage: "Le saumon, l'aloise et le gaspareau étaient autrefois abondants et pris au piège dans les déversoirs par les Indiens [...] jusqu'à ce que le barrage et, par la suite, le canal de Billerica et les usines de Lowell mettent un terme à leurs migrations jusqu'ici."¹⁷ (Thoreau 2012: 39). Dans cet extrait, Thoreau souligne la gradation de l'emprise de l'Homme et de l'industrialisation sur un espace auparavant sauvage. Le flux migratoire des poissons a d'abord été impacté par les prises des Indiens, avant de subir la création d'un barrage, puis d'un canal et enfin la pollution provoquée par l'implantation des usines de Lowell qui était à l'époque le "premier centre de production textile du pays" (Mangin 2002: 26). Là encore, l'avancée de l'humain et le progrès de l'urbanisation ainsi que de l'industrialisation provoquent un recul du sauvage, du non-humain: l'espace économique prévalant à l'espace écologique.

Les temporalités incommensurables à l'œuvre dans le cosmos rendent l'expérience temporelle humaine dérisoire et éphémère, tout en lui donnant la mesure que les pulsations à l'œuvre et avec lesquelles il se débat sont toujours à replacer dans un cadre plus large. Ainsi Henry David Thoreau d'écrire sa version d'un *carpe diem* le 28 décembre 1852:

Tant pour la santé physique que mentale, courtise le présent. [...] Garde le rythme, observe les heures de l'univers, et non celle des trains. Que sont soixante-dix années vécues dans la hâte et l'approximation, en comparaison de ces instants de loisir divin où ta vie coïncide avec celle de l'univers? [...] Si le bourdonnement d'un moucheron n'évoque pas la musique des sphères, et si la musique des sphères n'évoque pas le bourdonnement d'un moucheron, ils ne sont rien pour moi. Ce ne sont pas les communications destinées à servir l'histoire, — qui font la science —, mais la grande histoire elle-même, qui nous égaie et nous satisfait.¹⁸ (Thoreau 2012: 217-218)

En associant le temps de l'univers et celui des trains, la temporalité hâtive humaine et celle du cosmos, enfin la "musique des sphères" au "bourdonnement d'un moucheron", il réunit plusieurs réalités distinctes qui co-existent, en leur donnant une unité universelle. De l'infime à l'infini et tous les éléments le constituant, du minuscule moucheron aux planètes, tout semble interconnecté dans la toile du temps. La "musique des sphères" fait en soi écho aux théories antiques grecques selon lesquelles le mouvement des planètes et des éléments cosmiques produisait une mélodie d'ordre divin, théorie indiquant une connexion entre la musique du monde, les mathématiques et le monde non-humain.¹⁹ L'analogie avec le

“bourdonnement du moucheron” resserre ainsi dans le texte cette mise en correspondance du monde à l’échelle du temps cosmique dans l’infime existence du moucheron, non seulement minuscule, inaudible et à l’existence éphémère.²⁰ Non seulement remarquable par sa petitesse, l’éphémérité du moucheron au regard de la vie appelle à la comparaison de l’éphémérité de la vie humaine au regard des temporalités cosmiques. Ce passage témoigne de la manière dont Thoreau redéfinit les bornes de perception temporelle comme perçues jusqu’au XIXe siècle: le temps n’est pas en phase avec l’histoire de l’humanité: il “apparaît comme vaste, séculaire, sans direction et cyclique”.²¹ Prenant conscience de la durée, l’individu saisit sa place dans la toile des connexions du vivant, à mi-chemin du moucheron et des sphères.

Ces extraits du *Journal* soulignent la façon dont Henry David Thoreau observe, documente et déplore la disparition accélérée d’un monde naturel auquel il est intimement lié et dont l’attention permet d’accéder à des temporalités plus-qu’humaines. Son écriture, empreinte de lucidité critique et d’attention au vivant, s’érige contre la temporalité industrielle qui transforme brutalement les écosystèmes millénaires en ressources exploitables. Les entrées de son *Journal* prennent alors la forme de résistances narratives, à rebours d’un temps mécanique, dominé par la vitesse, la productivité et la dépossession écologique. Ce qu’il anticipe avec acuité, c’est cette disjonction dramatique entre le temps long et cyclique de la nature – celui de la germination, de la croissance, de la migration, mais également celui qui relie l’infiniment petit et l’infiniment grand – et le temps court, frénétique, de la modernité extractiviste.

Derniers battements

La lecture d’Aldo Leopold et de Henry David Thoreau montre combien ils saisissent avec une rare acuité les effets délétères de la modernité industrielle sur les temporalités du vivant. Leurs œuvres mettent en tension deux régimes temporels irréconciliables: celui, lent et organique, des plantes, des forêts, des sols et des migrations animales, et celui, rapide, abstrait et destructeur, imposé par les logiques extractivistes et technicistes du XIXe siècle. La route, le train, le barrage deviennent dans leurs écrits les symboles d’une accélération irréflectie, d’un monde dominé par la vitesse (physique et économique), où l’environnement naturel devient un obstacle à franchir, un espace à rentabiliser, et non un lieu de contact permettant une rencontre avec une altérité autre qu’humaine.

Dans ce contexte, le chronotope de la route, tel que pensé par Mikhaïl Bakhtine comme lieu de l’ouverture, de l’aventure et de la rencontre, se voit profondément dénaturé. Chez Aldo Leopold, la route n’est plus espace de transition féconde, mais linéarité annihilante, corridor du Progrès qui efface les symboles végétaux du territoire traversé. Le paysage cesse d’être habité ou contemplé: il devient support neutre d’un déplacement dont l’objectif est la rapidité elle-même. La route, dans sa version moderne, incarne cette forme de violence que Paul Virilio associe plus tard à la logique d’accélération, et dont Hartmut Rosa analyse les effets de désynchronisation sur les sphères sociales, personnelles et écologiques.

En cela, Henry David Thoreau rejoint bien les diagnostics contemporains de ces penseurs de la modernité, dans son écriture toujours attentive aux dissonances temporelles de son époque

et aux effondrements du vivant, discrets pour les autres, retentissants pour lui. Ainsi, le *Journal* thoreauvien, à la fois archive écologique, chronique quotidienne critique de la modernité et méditation temporelle, nous permet de penser autrement la crise des temporalités modernes. Il invite à réhabiliter une écoute du vivant fondée non sur l'exploitation, mais sur l'attention, la patience et la cohabitation, autant de postures devenues aujourd'hui plus urgentes que jamais.

NOTES

* Camille Deschamps Viero est docteure en littérature comparée de l'Université Bordeaux Montaigne. Ses recherches s'inscrivent dans le champ de l'écocritique et portent sur l'écriture de la temporalité, du soi et du monde. Sa thèse est centrée sur les journaux et almanachs de Henry David Thoreau, Ernst Jünger, Aldo Leopold et Karl Ove Knausgård. Elle y explore leur réponse à l'accélération du temps moderne, à travers une écriture qui relie leur expérience individuelle aux cycles temporels plus larges de la vie. Elle enseigne actuellement au lycée et travaille également comme interprète et traductrice, depuis le danois et le norvégien.

¹ Deux traductions de ce texte existent à ce jour en français, la première étant celle effectuée par Anna Gibson, parue initialement en français chez Aubier en 1995 et republiée en 2000 pour les éditions Flammarion. Les éditions Gallmeister ont publié une nouvelle traduction de ce texte en avril 2022, traduction d'Éric Chédaille, qui s'avère plus pointue et précise. Notons que dans les éditions françaises, seule la première partie du titre apparaît sur la première de couverture. Dans l'édition de Flammarion, "suivi de Quelques Croquis" apparaît sur la page de titre; dans l'édition de Gallmeister, elle disparaît complètement.

² Nous traduisons. "Phenologists are a heterogeneous lot, and have found shelter under diverse intellectual roof-trees. Thoreau (1906), the father of phenology in this country, scorned any roof-tree but his own, hence his records (for the period 1850 to 1861) remained unpublished for half a century".

³ L'expression "perdre le monde" est depuis reprise comme symbolique d'une humanité incapable de penser l'utopie à l'âge de l'anthropocène. Ce sujet est notamment l'objet d'un séminaire de recherche organisé entre les Universités de Bordeaux et de Poitiers par Jean-Paul Engélibert et Raphaëlle Guidée. Équipe de recherche FABULA, "Séminaire Perdre le monde. Utopies, mondes abîmés, mondes à recomposer 2022-23 (Poitiers & Bordeaux)", sur <https://www.fabula.org>, 6 octobre 2022, <<https://www.fabula.org/actualites/111974/seminaire-perdre-le-monde-2022-23.html>> (consulté le 12/08/2025).

⁴ Citée par Pliny l'Ancien, Théophraste, Hérodote, on peut en lire plus à propos de ce grail végétal qui fascine les archéologues et historiens culinaires dans un article du National Geographic (Grescoe 2022).

⁵ "relic of original Wisconsin", "the sole remnant of this plant along this highway, and perhaps the sole remnant in the western half of our county" (Leopold 2020: 43).

⁶ “No man can heed all of these anniversaries; no man can ignore all of them” (Leopold 2020: 42).

⁷ “He who steps unseeing on May dandelions may be hauled up short by August ragweed pollen; he who ignores the ruddy haze of April elms may skid his car on the fallen corollas of June catalpas” (Leopold 2020: 42).

⁸ “Tell me of what plant-birthday a man takes notice, and I shall tell you a good deal about his vocation, his hobbies, his hay fever, and the general level of his ecological education” (Leopold 2020: 42).

⁹ “Every July I watch eagerly a certain country graveyard that I pass in driving to and from my farm” (Leopold 2020: 42).

¹⁰ “The Highway Department says that 100,000 cars pass yearly over this route during the three summer months when the Silphium is in bloom. In them must ride at least 100,000 people who have ‘taken’ what is called history, and perhaps 25,000 who have ‘taken’ what is called botany. Yet I doubt whether a dozen have seen the Silphium, and of these hardly one will notice its demise” (Leopold 2020: 43-44).

¹¹ “Mechanized man, oblivious of floras, is proud of his progress in cleaning up the landscape on which, willy-nilly, he must live out his days. It might be wise to prohibit at once all teaching of real botany and real history, lest some future citizen suffer qualms about the floristic price of his good life” (Leopold 2020: 44).

¹² “Thus it comes to pass that farm neighborhoods are good in proportion to the poverty of their floras. My own farm was selected for its lack of goodness and its lack of highway; indeed my whole neighborhood lies in a backwash of the River Progress. My road is the original wagon track of the pioneers, innocent of grades or gravel, brushings or bulldozers” (Leopold 2020: 44).

¹³ “Most, I fear, would answer that a prairie is a flat monotonous place good for sixty miles per hour. [...] Tall corn and fat Herefords are prairie symbols. They symbolize the greatest mass effort in human history to extract a rich life from a rich soil. Pasque flower and blazing star are also prairie symbols. They symbolize the greatest mass effort in evolutionary history to create a rich soil for man to live on. [...] So have we plowed under the prairie plants which explain the origins of our prairie empire” (Leopold 1999: 138).

¹⁴ “The race that settles and clears the land has got to deal with every tree in the forest in succession. It must be resolute and industrious, and even the stumps must be got out, or are. It is a thorough process, this war with the wilderness, breaking nature, taming the soil, feeding it on oats. The civilized man regards the pine tree as his enemy. He will fell it and let in the light, grub it up and raise wheat or rye there. It is no better than a fungus to him” (Thoreau 1906a: 269).

¹⁵ 23 juin 1853. “I was just roused from my writing by the engine's whistle, and, looking out, saw shooting through the town two enormous pine sticks stripped of their bark, just from the Northwest and going to Portsmouth Navy-Yard, they say. Before I could call Sophia, they had got round the curve and only showed their ends on their way to the Deep Cut. Not a tree grows now in Concord to compare with them. They suggest what a country we have got to back us up that way. A hundred years ago or more perchance the wind wafted a little winged seed out of its cone to some favorable spot, and this is the result. In ten minutes, they were through the township, and perhaps not half a dozen Concord eyes rested on them during their transit” (Thoreau 1906a: 298-299).

¹⁶ “It is well known that the chestnut timber of this vicinity has rapidly disappeared within fifteen years, having been used for railroad sleepers, for rails, and for planks, so that there is danger that this part of our forest will become extinct. [...] You would say that the squirrels, etc., went further for chestnuts than for acorns in proportion as they were a greater rarity [...] Now it is important that the owners of these wood-lots should know what is going on here and treat them and the squirrels accordingly [...] Thus it appears that by a judicious letting Nature alone merely we might recover our chestnut wood in the course of a century” (Thoreau 1906b: 137-138).

¹⁷ “Salmon, Shad, and Alewives were formerly abundant here, and taken in weirs by the Indians, [...] until the dam, and afterward the canal at Billerica, and the factories at Lowell, put an end to their migrations hitherward” (Thoreau 1980: 28).

¹⁸ “Both for bodily and mental health, court the present. [...] Keep the time, observe the hours of the universe, not of the cars. What are threescore years and ten hurriedly and coarsely lived to moments of divine leisure in which your life is coincident with the life of the universe? [...] Unless the humming of a gnat is as the music of the spheres, and the music of the spheres is as the humming of a gnat, they are naught to me. It is not communications to serve for a history, — which are science, — but the great story itself, that cheers and satisfies us”. (Thoreau 1906a: 433-434).

¹⁹ Pythagore notamment, avance que les proportions mathématiques sous-jacentes aux mouvements cosmiques peuvent s'exprimer de façon harmonieuse sur une partition, théorie reprise au Moyen-Âge et durant la Renaissance et imageant l'univers comme un ensemble d'harmonies mathématiques et musicales. (Beaubois).

²⁰ Sue Hubbell l'exprime avec tendresse dans *En attendant Aphrodite* (dont le titre original *Waiting for Aphrodite: Journeys into the Time Before Bones* met bien mieux en exergue la temporalité à laquelle appartiennent les insectes et mollusques qui sont les sujets de son attention dans ce texte), lorsqu'elle écrit que:

Ce *memento mori* me permet d'apprécier le présent plus encore, il le transforme en une chose chatoyante de grande valeur, dont je profite avec plus d'attention que par le passé. [...] Il existe tout un ordre d'insectes, les éphémères, qui existent à nos yeux surtout par la brièveté de leur vie, d'où le nom que nous leur avons donné; les adultes ne durent qu'une journée, deux tout au plus. Si les pierres décidaient, nous serions nous aussi des éphémères. En temps biologique, la vie individuelle, celle de l'éphémère ou celle des humaines, n'a guère d'importance. Elle n'a d'importance que pour nos congénères. (Hubbell 2022: 362-363)

²¹ Nous traduisons.

Références bibliographiques

Bakhtine, Mikhaïl (1978), “Formes du temps et du chronotope dans le roman”. Daria Olivier (trad.), dans *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.

Ballot, Pierre-Louis / Rollin, Roman (2015), “L'homme pressé: impacts et paradoxes socio-spatiaux”: compte-rendu du douzième colloque de l'association Doc 'Géo”, *Carnets de géographes*, no 8, 1er septembre 2015, <<http://journals.openedition.org/cdg/304>> (consulté le 16/10/2024)

Beaubois, Francis (s. d.), “Pythagore et l'art de faire entendre les nombres”, sur *Edutheque - Philharmonie de Paris*, <https://edutheque.philharmoniedeparis.fr/?_lg=fr-FR> (consulté le 01/09/ 2025).

Bensaude-Vincent, Bernadette (2021), *Temps-paysage: pour une écologie des crises*. Paris, Le Pommier.

Carson, Rachel Louise (2009), *Printemps silencieux*. Marseille, Éditions Wildproject, [Silent Spring, 1962].

Descola, Philippe (2019), *Une écologie des relations*. Paris, CNRS éditions: De vive voix.

- Färnlöf, Hans (2023), “Chronotope”, sur *Glossaire du RéNaF*, 6 janvier 2023, <<https://wp.unil.ch/narratologie/2023/01/chronotope-chronotope/>> (consulté le 13/08/2025)
- Grandjeat, Yves-Charles (2015), “Écologie et littérature: propositions autour de l’*Almanach du comté des sables* d’Aldo Leopold”, 17 mars 2015, Université Bordeaux Montaigne.
- Grescoe, Taras (2022), “This miracle plant was eaten into extinction 2,000 years ago – or was it?”, sur *National Geographic – History & Culture*, 23 septembre 2022, <<https://www.nationalgeographic.com/history/article/miracle-plant-eaten-extinction-2000-years-ago-silphion>> (consulté le 13/08/2025).
- Guest, Bertrand (2019), “Le Journal de Thoreau ou l’impossible écriture du Liber Naturae”, dans Éric Benoit (éd.), *Apories, paradoxes et autocontradictions: La littérature de l’impossible*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux: 94, <<http://doi.org/10.4000/books.pub.9594>> (consulté le 02/09/2025).
- (2012), “'Grande Famille' et 'Acquaintance'. Humain et non-humain chez Reclus et Thoreau”, *Essais. Revue interdisciplinaire d’Humanités*, no 2: 13-32.
- Hubbell, Sue (2022), *En attendant Aphrodite*. Paris, Phébus [Waiting for Aphrodite: Journeys Into the Time Before Bones, 1999].
- Leopold, Aldo / Sara Elizabeth Jones (1947), “A Phenological Record for Sauk and Dane Counties, Wisconsin, 1935-1945”, *Ecological Monographs*, v. 17, no 1: 81-122.
- Leopold, Aldo (2014) “Le Fleuve de la Mère de Dieu”, in Anne-Sylvie Homassel (trad.), dans Aldo Leopold, *Pour la santé de la terre*. Paris, Editions Corti.
- Leopold, Aldo (2020), *A Sand County Almanac and Sketches Here and There*. New York, Oxford University Press [1949].
- (2000), *Almanach d’un comté des sables suivi de Quelques croquis*. Anna Gibson (trad.), Paris, Flammarion.
- (2022), *Almanach d’un comté des sables*. Paris, Gallmeister.
- (1999), *For the Health of The Land: Previously Unpublished Essays and Other Writings*, John Baird Callicott / Eric T. Freyfolge (éd.), Washington D.C., Island Press / Shearwater Books.
- (2014), “Almanach écologique d’un propriétaire terrien”. Anne-Sylvie Homassel (trad.), dans Aldo Leopold, *Pour la santé de la terre*, Paris, Editions Corti.
- Mangin, Claude (2002), “Géographies d’une ville industrielle américaine: Lowell en modèles chronographiques.”, *Mappe Monde*, no 68 : 25-29.
- Rosa, Hartmut/Chaumont, Thomas (2012), *Aliénation et accélération: vers une théorie critique de la modernité tardive*. Paris, France, La Découverte.
- Rosa, Hartmut/Wallenhörst, Nathanaël (2022), *Accélérons la résonance! Pour une éducation en anthropocène*. Paris, Éditions Le Pommier, coll. “Manifestes”.
- Schaffner, Marin / Hervé Kempf (2019), “'Pourquoi les marges nous transforment' Entretien avec Hervé Kempf”, dans *Un sol commun: lutter, habiter, penser*. Marseille, Éditions Wildproject.
- Suberchicot, Alain (2002), *Littérature américaine et écologie*. Paris, L’Harmattan.

- Thoreau, Henry David (1980), *A Week on the Concord and Merrimack Rivers*. Carl F. Hovde (éd.), Princeton, New Jersey, Princeton University Press [1849].
- (2014), *Journal*, sélection de Michel Granger. Brice Matthieussent (trad.), Marseille, Le Mot et le Reste.
- (2012), *Sept jours sur le fleuve*. Thierry Gillybœuf (trad.), Paris, Fayard, coll. "Littérature étrangère".
- (1962a), *The Journal of Henry D. Thoreau*. Bradford Torrey / Francis Henry Allen (éd.), New York, Dover publications, v. 1-2, [1906a].
- (1962b), *The Journal of Henry D. Thoreau*. Bradford Torrey / Francis Henry Allen (éd.), New York, Dover publications, v. 1-2, [1906b].
- Virilio, Paul (1992), *L'insécurité du territoire: essai*. Paris, Galilée.
- (2021), "Paul Virilio, critique de la tyrannie de la vitesse", dans l'émission France Culture, 27 août 2021, <<https://www.radiofrance.fr/franceculture/paul-virilio-critique-de-la-tyrannie-de-la-vitesse-4627191>> (consulté le 12/08/2025).
- Weber, Andreas / Hildegard Kurt (2021), *Réensauvagez-vous ! Pour une nouvelle politique du vivant*. Alexandre Pateau (trad.), Paris, Éditions Le Pommier.